

Les feseurs de traductions

Friedrich Nicolai, auteur de Die Leben und die Meinungen des Herrn Magister Sebaldus Nothanker [La vie et les opinions de Sebaltus Nothanker] était également libraire. Il édita lui-même cette piquante satire des milieux intellectuels de l’Aufklärung entre 1773 et 1776.

Le héros éponyme Sebaltus, jeune érudit, se trouve à Leipzig, grand centre du commerce du livre, où il décide de gagner sa vie comme correcteur. Il est émerveillé de voir tant de livres, tant de savoirs réunis dans une même ville. Il fait la connaissance du Docteur, un vieux correcteur désabusé qui lui ouvre les yeux sur les réalités du métier. La conversation s’oriente vers la surproduction de livres, puis la traduction.

Le traducteur français de cette chronique, lui-même humble employé dans une « fabrique de traductions », fut contraint de rester anonyme mais signa ainsi sa traduction publiée à Londres, sans nom d’éditeur, en 1774-1777 : « traduit de l’allemand par un ami du héros » !

Le Docteur : Ajoutez encore le nombre prodigieux de volumes dont les fabriques de traductions inondent l’Allemagne.

Sebaltus : Ai-je bien entendu ? Des fabriques de traductions ? Que peut signifier cette expression singulière ?

D. : Des manufactures dans lesquelles on fait des traductions. Cela est bien intelligible.

S. : Mais des traductions, ce n’est pas du drap, des bas, que l’on puisse faire au métier.

D. : Cela se fait à peu près de la même manière, si ce n’est que, comme chez les feseurs [*sic*] de bas, on n’y emploie que les mains, sans avoir besoin des pieds, comme pour faire la toile. Je vous assure d’ailleurs, qu’une fourniture de chemises & de bas pour l’armée n’est pas marchandée avec plus de soin, & livrée plus exactement au jour préfix, qu’une traduction de quelque ouvrage français ; car c’est la marchandise la plus commune & la plus commercable de cette manufacture.

S. : Tout ce que vous dites là est absolument nouveau pour moi. Il y a donc une différence entre les diverses sortes de traductions, & un rang pour les traducteurs ?

D. : Sans doute. Quelqu'un qui traduit de l'anglais est plus considérable que celui qui traduit du français, parce qu'il est plus rare. Celui qui peut traduire un livre italien, est en droit de se faire prier, avant que d'entreprendre l'ouvrage ; on ne peut pas lui prescrire le jour auquel il doit livrer son travail. On ne trouve personne pour traduire un livre espagnol ; mais il y a des gens qui traduisent sans entendre cette langue. Rien de si commun que les traducteurs du latin & du grec ; on ne les cherche point, c'est à eux de venir s'offrir. Outre cela, il y a des *traducteurs* qui ne font pas d'autre métier dans toute leur vie ; des *traducteurs* qui travaillent dans leurs heures de loisir, comme les dames font des nœuds, du marli ou de la filoché ; des *traducteurs* d'importance, qui accompagnent leurs ouvrages d'une préface dans laquelle ils déclarent au public que l'original est excellent ; des *traducteurs savans*, qui perfectionnent leur travail, l'accompagnent de notes, & assurent que l'original était fort mauvais, mais qu'ils l'ont rendu très-passable ; des *traducteurs* qui s'élèvent au rang des originaux. Ils prennent un livre français ou anglais, dont ils omettent le commencement & la fin. Ils changent & corrigent le reste à leur gré. Après quoi ils mettent hardiment leur nom au titre, & donnent le livre comme venant d'eux. Enfin, il y a des *traducteurs* qui font leur travail, & il en est qui le font faire.